



Un jeune en grande difficulté scolaire au collège, est amené vers la cuisine, un domaine qui lui redonne l'envie d'apprendre. © A32A

Il n'est pas de bureau mais juste une voiture et un téléphone, pour aller à la rencontre des décrocheurs, ces adolescents en échec scolaire. Leur objectif : proposer des solutions à ces jeunes qui bien souvent se retrouvent à 16 ans sans diplôme ni perspectives.

Françoise Weiss quitte le collège Vauban de Briançon, dans les Hautes-Alpes, et monte dans sa voiture. Avant de démarrer, elle pianote sur son téléphone portable fixé sur le tableau de bord. « Coucou, c'est Françoise. Comment ça sté passé ? », questionne-t-elle. Elle est coordinatrice socio-éducative à l'association 4,3,2,A (1) investie dans la lutte contre le décrochage scolaire et la prévention de la délinquance. Julien (2) est un adolescent décrocheur suivi par Fran-

çoise. Il a trouvé du travail, mais, depuis le changement de responsable, va se passer assez mal. L'entreprise ne respecte pas ses engagements. Françoise écoute, questionne et rassure : « On va éclaircir tout ça lundi. On maintient le décrochage sous ton contrôle. Les questions, je serai avec toi, je viens te chercher chez toi. » Avant de prendre la route, elle appelle aussi Emilie. Le rendez-vous avec elle est prévu à 14 heures, mais elle préfère assurer le coup. Effectivement, Emilie est un peu évasive, elle n'est pas sûre de pouvoir venir. Elle doit garder son petit frère malade. Ça paraît compromis. « Tu sais que c'est important, car ton dossier n'avance pas trop. On pourrait se voir au café », Emilie va rappeler.

« La voiture, c'est un peu mon bureau, explique Françoise. On est deux dans l'association. François Charpiot et moi.

Lui, il est plus sur la prévention de la délinquance. On a chacun un téléphone et une voiture et on se déplace, du Pont de Savines, sur le lac de Serre-Ponçon, à La Grave, un village de haute montagne. C'est la partie Nord des Hautes-Alpes. » Françoise était conseillère d'orientation quand elle a décidé de créer en 2009 l'association 4,3,2,A avec son collègue. « On est partis du constat qu'il y avait un paquet de gamins qui nous échappaient. Pourtant, beaucoup de structures existent pour les jeunes qui veulent de l'aide : MJC, Mission Locale, CIO (Centre d'information et d'orientation), etc. On a créé l'association pour aller à leur rencontre, faire du lien et tisser un réseau autour des jeunes, avec des professionnels de l'éducation, de l'insertion, du monde de l'entreprise. » (3)

« 4,3,2,A M'A APPORTÉ L'AVENIR »

Françoise prend la route pour se rendre à l'Argentière-la-Bessée, petite bourgade à 15 km au sud de Briançon. Des pics enneigés et vertigineux se détachent sur un ciel bleu sans nuages. « Beaucoup d'innocents tués sont venus pour travailler à l'usine Pechney. Quand elle a fermé, ils sont restés. » Françoise va voir Youssef, un jeune de 16 ans, qu'elle suit depuis la quatrième. En septembre, il est entré en apprentissage dans un restaurant de la ville, pour passer un CAP cuisine avec le Centre de formation d'apprentis de Gap. « Sa maman ne parle pas français. Je l'ai accompagné au CFA et je l'ai aidé à ouvrir un compte en banque. »

Youssef a les mains dans la farine. Il préfère que pizzas sur la salle de restaurant. Un grand sourire sur des joues illuminées son visage. C'est un jeune homme réservé, un peu timide. Il est arrivé de Turquie à l'âge de 8 ans et est entré en sixième « que ça a commencé à être difficile. À cause du français et de l'instituteur. Et jusqu'à la fin, en 3^e, j'ai pu réussir le brevet. »

Dès la quatrième, quand il a rencontré Françoise, il a fait des stages en restauration. « Je discutais avec Françoise, raconte Youssef. Ça m'apportait de l'encouragement. Je ne me sentais pas seul. Je me disais que j'allais y arriver. J'ai senti qu'elle voulait être là, pour moi. 4,3,2,A m'a apporté l'avenir. »

Youssef parle aussi avec admiration de sa prof d'anglais, « qui lâche jamais ». À ces deux bonnes fées qui l'accompagnent, il a promis un resto, à la fin de ses deux ans d'apprentissage. Le stress du collège et les mauvais résultats sont loin derrière lui. Youssef a pris conscience que « les notes ne comptent pas trop ». L'envie d'apprendre la cuisine a pris le dessus. « Je me sens en liberté. Plus de devoirs. J'ai un salaire de 370 euros qui arrive tous les mois. Plus tard, j'aimerais être sur un bateau de croisière, en cuisine. Je voudrais faire un mix, entre cuisine française et turque. » Aujourd'hui, Françoise est venue prendre de ses nouvelles au restaurant. Comme apprenti, Youssef travaille 30 heures par semaine. Une semaine par mois, il va au CFA de Gap pour suivre des cours théoriques. Le CFA lui plaît. Il a de bonnes notes. « Ça vaut le coup d'aller à l'école », dit Françoise, avec un sourire complice. Youssef approuve, mais il y a une ombre au tableau. Il aimerait bien apprendre la cuisine plutôt que de faire des pizzas à longueur de journée depuis cinq mois. Françoise sent qu'il est prêt à quitter ce restaurant avec les risques que ça comporte. S'il change, il aura des problèmes de transport. Il n'a pas l'âge de conduire. Le scooter, il ne faut pas y compter dans ce territoire de montagne où il fait froid huit mois de l'année. « Comment tu vas faire ? Fait qu'on se voie en dehors du travail. Je t'envoie un texto. »

« JE VEUX UN BON TRUC, ME DIRE QUE JE VAIS M'EN SORTIR »

« Les ados ne répondent pas toujours au téléphone. Je fonctionne beaucoup avec les textos », nous glisse-t-elle. Justement, pas de nouvelles d'Emilie. « Ça sent le loupé. Ça nous arrive souvent. » Françoise l'appelle, le rendez-vous est confirmé. On quitte l'Argentière-la-Bessée pour retourner à Briançon et retrouver Emilie, dans un bistrot de son quartier. Elle a quitté l'école après la troisième. Elle a ensuite bénéficié d'un accompagnement vers la qualification dans le cadre de la Mission de lutte contre le décrochage scolaire (MLDS). Elle en est sortie les mains vides faute d'avoir validé suffisamment de matières. Depuis quelques mois, elle est dans un autre dispositif d'accompagnement vers l'emploi ou la formation. Elle fait un stage dans un petit magasin et touche 480 euros par mois. Françoise et Emilie se sont installées à une table, entre les courses hippiques sur grand écran, et les tickets de PMU. Emilie montre les derniers papiers qu'elle a reçus et qui mettent fin à son stage. De nouveau, elle n'a plus rien.

« Tu m'as parlé de service à la personne », lance Françoise. Emilie ne se sent pas. C'est tout ce qu'elle dit. Elle fait des réponses courtes, elle n'écrit plus. Elle est assez tendue. « Tu veux quoi ? » tente Françoise. Elle ne répond pas. « Si tu avais une baguette magique... » Emilie dit qu'elle veut travailler. « Je veux un bon truc, me dire que je suis m'en sortir. » Françoise s'inquiète pour elle et cherche à lui ouvrir les yeux sur ce qui lui réserve l'avenir. « Un bon truc, c'est plus facile avec un diplôme. » Emilie est même prête à faire du ménage. Elle veut quitter Briançon pour le Sud. Françoise insiste : « Je sais que tu n'as pas envie de te former mais qu'est-ce que tu sais trouver à 17 ans, sans diplôme, dans une ville que tu ne connais pas ? Il y a des formations courtes au Greta. » Emilie ne dit rien. Françoise embraye

tats sont loin derrière lui. Youssef a pris conscience que « les notes ne comptent pas trop ». L'envie d'apprendre la cuisine a pris le dessus. « Je me sens en liberté. Plus de devoirs. J'ai un salaire de 370 euros qui arrive tous les mois. Plus tard, j'aimerais être sur un bateau de croisière, en cuisine. Je voudrais faire un mix, entre cuisine française et turque. » Aujourd'hui, Françoise est venue prendre de ses nouvelles au restaurant. Comme apprenti, Youssef travaille 30 heures par semaine. Une semaine par mois, il va au CFA de Gap pour suivre des cours théoriques. Le CFA lui plaît. Il a de bonnes notes. « Ça vaut le coup d'aller à l'école », dit Françoise, avec un sourire complice. Youssef approuve, mais il y a une ombre au tableau. Il aimerait bien apprendre la cuisine plutôt que de faire des pizzas à longueur de journée depuis cinq mois. Françoise sent qu'il est prêt à quitter ce restaurant avec les risques que ça comporte. S'il change, il aura des problèmes de transport. Il n'a pas l'âge de conduire. Le scooter, il ne faut pas y compter dans ce territoire de montagne où il fait froid huit mois de l'année. « Comment tu vas faire ? Fait qu'on se voie en dehors du travail. Je t'envoie un texto. »

« JE VEUX UN BON TRUC, ME DIRE QUE JE VAIS M'EN SORTIR »

« Les ados ne répondent pas toujours au téléphone. Je fonctionne beaucoup avec les textos », nous glisse-t-elle. Justement, pas de nouvelles d'Emilie. « Ça sent le loupé. Ça nous arrive souvent. » Françoise l'appelle, le rendez-vous est confirmé. On quitte l'Argentière-la-Bessée pour retourner à Briançon et retrouver Emilie, dans un bistrot de son quartier. Elle a quitté l'école après la troisième. Elle a ensuite bénéficié d'un accompagnement vers la qualification dans le cadre de la Mission de lutte contre le décrochage scolaire (MLDS). Elle en est sortie les mains vides faute d'avoir validé suffisamment de matières. Depuis quelques mois, elle est dans un autre dispositif d'accompagnement vers l'emploi ou la formation. Elle fait un stage dans un petit magasin et touche 480 euros par mois. Françoise et Emilie se sont installées à une table, entre les courses hippiques sur grand écran, et les tickets de PMU. Emilie montre les derniers papiers qu'elle a reçus et qui mettent fin à son stage. De nouveau, elle n'a plus rien.

Nicole Gellot

- 4,3,2,A (4,3,2,A) A pour accueil, accompagnement, alternance, apprentissage.
- Tous les prénom, sauf celui de Youssef ont été modifiés.
- Depuis sa création, 4,3,2,A a créé un réseau de plus de 50 entreprises disposées à accueillir un jeune.
- L'association est financée par les collectivités territoriales, la CAF la PJJ (protection judiciaire de la jeunesse) et l'Etat. Contacts : Association 4,3,2,A, 238, Hameau Le Clubs, 05 100 Briançon

>>>>> www.association432a.com/#/public

« UN ENFANT PEUT ÊTRE ISOLÉ DANS UNE FERME »



Dans le nord des Hautes-Alpes, les jeunes décrocheurs sont souvent confrontés aux difficultés liées à l'isolement et au manque de moyens de transport. © LR

Le nord des Hautes-Alpes, ce territoire de montagne enclavé, favorise l'isolement social et géographique des populations, éloignées des chefs lieux où se concentrent les activités. Dans ce contexte, quelles difficultés spécifiques rencontrent les jeunes décrocheurs ? Entretien avec Jean-Claude Juvigny, président de 4,3,2,A et Françoise Weiss, coordinatrice socio-éducative dans l'association.

L'âge de faire : Quelles sont les difficultés inhérentes au territoire ? Jean-Claude Juvigny : En milieu rural, les gamins ne traînent pas au pied des immeubles. Un enfant décrocheur peut être isolé dans une ferme. Il disparaît. Ici, le problème c'est les transports, la difficulté d'accéder aux procédures, l'éloignement des lieux de stratégie d'acquisition des savoirs et compétences. Sur la question du transport, c'est un problème de gestion politique du territoire. Avant il y avait des trains, ils ont été supprimés. Au niveau local, des maires ont mis en place des transports, mais ils sont coûteux et plutôt destinés aux touristes. Il n'y a pas de stratégie d'accompagnement des gamins en terme de mobilité. Pourtant il y aurait des choses simples à faire : la gratuité des transports pour eux. Ça se fait ailleurs. Il faut que les politiques prennent en main ce problème dans l'intérêt de ces gamins-là.

Ce problème récurrent de mobilité est particulièrement handicapant pour des familles à faibles revenus, sans moyen de transport. Françoise Weiss : Un jeune du Queyras devait aller en formation au CFA de Gap (85 km). Il y allait en vélo ou en stop. C'est pas possible. Il prenait les transports, il devait partir à 6 h du matin et rentrer à 20 h le soir. C'est très contraignant. Il y a aussi la question financière. Un gamin de Monétier-les-Bains qui doit se rendre à la Mission Jeunes,

doit payer 4 euros pour l'aller-retour. Pour des familles impactées par la crise financière ou la crise de l'emploi, ça fait beaucoup à sortir. On a beaucoup de familles monoparentales « tendues », sans moyen de transport. Quand un adolescent quitte le collège, il n'a plus droit au transport scolaire. La navette de la vallée de Serre-Chevalier est devenue payante en 2017. Les jeunes qui vont bien utilisent blablabla, et le stop marche pas mal. Mais il faut oser.

De quel milieu socio-économique viennent les décrocheurs ? F.W. : Le décrochage scolaire est la synthèse d'un mal être plus global, qu'on retrouve souvent dans les familles monoparentales, les familles nombreuses et les familles où les parents sont dépassés par leur adolescent. Le jeune ne voit pas l'avenir et il en a ras-le-bol de l'école. « Mon enfant ne se lève pas, m'a dit une mère. Il me jette ses chaussures. » Quand je suis arrivée dans cette famille, j'ai vu qu'il y avait les croissants sur la table. Certains parents ont peur de l'adolescent. Souvent il y a une accumulation de facteurs sociaux et familiaux. Je dis souvent : « Au pays de l'or blanc, tout le monde ne fait pas du ski. » La majorité des décrocheurs viennent de familles qui ont des difficultés sociales et économiques. J.-C. J. : Souvent les décrocheurs sont bien en vrac. Il faut redonner confiance à la famille en son propre gamin. On ne laisse jamais les parents de côté quand l'enfant est mineur, et même lorsqu'il est majeur. Ils sont dans un mille-feuilles familial et social complexe. Pour beaucoup de familles de décrocheurs, l'accès à la culture, au travail, aux représentations est compliqué. C'est l'effet à la Bourdieux (1). Mais il y a aussi le gamin fils de chirurgien, pour qui on a placé la barre trop haut et qui va décrocher. Plein de gamins sont poussés par des parents, sur des objectifs qui ne sont pas les leurs. Et quand on arrive sur les grandes

étapes qui précèdent l'orientation, c'est compliqué. Est-ce que le manque d'offres sur place impacte l'orientation des élèves ? J.-C. J. : Dans le territoire, le manuel n'est pas dévalorisé. On est dans un monde du sàpin et du mêléz. Ils savent que la restauration fonctionne. L'apprentissage, c'est aussi la rencontre avec un maître d'apprentissage qui va jouer un rôle pour faire grandir l'adolescent, lui ouvrir les yeux. Pour ceux qui sont prêts, à 15-16 ans, à se retrouver dans un monde d'adultes, ça se passe bien.

Les gamins qui sont en souffrance à l'école, ils ont besoin de temps. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent faire. Ils ont le droit d'essayer, de se tromper. Lorsqu'un élève veut faire un bac pro ou préparer un CAP, on lui fait faire plusieurs stages, pour lui ouvrir les yeux sur tout. L'apprentissage peut être une solution, mais ça ne fait pas tout. Notre rôle est de les remettre dans le circuit classique de l'éducation générale. Ça nous donne plus de temps pour l'accompagnement et pour le remobiliser. On souhaite qu'ils se disent que « l'école, c'est pas si mal que ça... »

Est-ce qu'il y a plus de décrocheurs dans le nord du département des Hautes-Alpes que dans le reste du pays ? F.W. : Il n'y en a pas plus. Sur la totalité des décrocheurs, énormément sont suivis. Des gens dans la nature, qui refusent tout accompagnement, il y en a quatre dans notre secteur. On essaie d'être réactif et d'intervenir dans les 24 à 48 heures. Des fois je suis contactée par une entreprise pour me dire qu'un jeune n'est pas venu, j'appelle la maman et j'interviens dans la journée.

Propos recueillis par NG

1 - Pierre Bourdieu (1980/2002) dans son ouvrage sociologique analyse les mécanismes de reproduction des hiérarchies sociales.

EN MONTAGNE
L'association 4,3,2,A couvre un territoire montagnard au nord des Hautes-Alpes. Il comporte de petites agglomérations et des vallées isolées. Son économie repose fortement sur le tourisme (1 Parc national, 1 Parc régional, 31 domaines skiables). Une part significative de la population, plus particulièrement les femmes et les jeunes, connaît la précarité du fait de contrats saisonniers (été/hiver) dans l'hôtellerie, le commerce, le sport, etc.

Du pont de Savines jusqu'à la Grave

2 lycées 5 collèges
2 lycées professionnels

À LA RENCONTRE DES ADOLESCENTS

Les adolescents, dans leur recherche d'identité mal assurée, veulent garder « l'illusion de la maîtrise d'eux-mêmes, de leurs pensées, de leurs projets, persuadés qu'ils vont pouvoir tout gérer sans l'aide des adultes et généralement à l'opposé de ce que ces derniers proposent, conseillent ». Dans ces conditions, comment les aider ? Catherine Jousselin et Jean-Luc Douillard apportent dans leur ouvrage des réponses sur la base d'interviews et de cas cliniques : un adulte ne pourra aider un adolescent que s'il instaura avec lui une vraie rencontre et accepte de s'appuyer sur ses « fragilités intimes pour montrer au jeune comment les dépasser ».

À la rencontre des adolescents,

les écouter, les comprendre, les aider, Catherine Jousselin, Jean-Luc Douillard, 2022,

98 000

C'est le nombre de jeunes en France sortant de formation initiale sans diplôme (2026). Ce chiffre est en baisse continue en 2020 il était de 140 000. Le taux des 18-24 ans sortant sans diplôme ni solution est de 9,2%. Il est inférieur à celui de l'Allemagne (10,1%), du Royaume-Uni (10,8%) et à la moyenne européenne (11%).

(source : Éducation nationale)

DE PLUS EN PLUS DE JEUNES SUIVIS PAR L'ASSOCIATION

En 2021, l'association 4,3,2,A a suivi 167 jeunes de 14 à 23/22 ans, et 24 familles. Soit une augmentation de 12 % par rapport à l'année précédente. « Les situations sont plus lourdes et les problèmes familiaux plus accentués », écrit l'association dans son rapport annuel. Les trois quarts des jeunes suivis vivent hors agglomération. Les garçons (106) sont davantage touchés par le décrochage scolaire que les filles (61). L'accompagnement mis en place par 4,3,2,A a permis de trouver des solutions (formation, scolarité, emploi) dans 91 % des cas de décrochage scolaire : les jeunes ont suivi une formation, ont repris une scolarité ou trouvé un emploi. 9 % des jeunes suivis sont restés sans solution.

Les jeunes scolarisés accompagnés par 4,3,2,A représentent la moitié des suivis. « On a une convention avec l'Éducation nationale, ce qui nous permet de travailler avec l'équipe éducative, en collège et lycée, précise Françoise Weiss. On intervient dans cinq collèges et deux lycées du Nord du département. » L'important est de repérer au plus tôt le jeune qui est sur la voie du décrochage. « À la demande des chefs d'établissement, nous participons aux cellules de veille, en présence du conseiller principal d'éducation, de l'assistante sociale, des éducateurs de prévention, de l'infirmière scolaire. On se réunit pour évoquer la situation d'un élève absentéiste qui présente un risque de décrochage, ou d'un jeune au fond de la classe qui ne passera pas en classe supérieure. »